Une anthologie réunie par

Daniel Bergez

Écrire la nature

De l'Antiquité à Patrick Chamoiseau

CITADELLES
& MAZENOD

Écrire la nature

De l'Antiquité à Patrick Chamoiseau

Le thème de la nature est un des plus riches de la littérature occidentale. Il est central chez tous les grands auteurs depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. C'est pourquoi cette vaste anthologie réunit pas moins d'une centaine d'auteurs, de la Genèse biblique aux romans de Jim Harrison, en passant par Homère, Virgile, Ronsard, Shakespeare, La Fontaine, Rousseau, Goethe, Melville, Hugo, Apollinaire, Proust, Virginia Woolf, Giono, Senghor et tant d'autres…

Principe de toutes les formes et énergies vitales, la nature est autant source d'inspiration qu'espace de rêverie ou lieu de questionnement. Les spectacles naturels mobilisent en effet une palette de registres éblouissante : paisiblement bucoliques ou fortement symboliques, les scènes de la nature peuvent aussi s'attacher aux phénomènes atmosphériques et célestes, aux scénographies de la lumière, aux descriptions d'animaux ou de paysages, aux évocations du travail des champs, sans oublier toutes les variations sur l'image du jardin d'Éden. La nature offre un miroir exaltant des émotions et sentiments les plus profonds de l'homme, auxquels l'écriture littéraire donne sa puissance de suggestion et sa force de résonance.

Une très riche iconographie s'entrelace aux textes, dans un dialogue passionnant entre littérature et peinture. Les plus grands peintres ici reproduits – Bruegel, Arcimboldo, Poussin, le Lorrain, Turner, Friedrich, Constable, Corot, Courbet, Monet, Bonnard… – font de cet ouvrage un magnifique livre d'art.

Ci-contre
Félix Vallotton
Marée montante à Houlgate
1913, huile sur toile,
72,5 × 54 cm
Soleure, musée des Beaux-Arts

En couverture
Bruno Liljefors
Pinsons et libellule (détail)
1885, huile sur bois,
33 × 25, 5 cm
Stockholm, Nationalmuseum

Sommaire

ANTIQUITÉ

La Bible
Homère
Hésiode
Aristophane
Lucrèce
Virgile
Ovide
Tibulle
Phèdre
Pline l'Ancien

MOYEN ÂGE ET RENAISSANCE

La reverdie
Guillaume de Lorris et Jean de Meung
Le Roman de Renart
Dante Alighieri
Boccace
Pétrarque
Christine de Pizan
Charles d'Orléans
Clément Marot
Joachim Du Bellay
Pierre de Ronsard
Michel de Montaigne
Christofle de Beaujeu
et Du Mas

L'ÂGE CLASSIQUE

William Shakespeare
Miguel de Cervantes
Théophile de Viau
Saint-Amant
Cyrano de Bergerac
John Milton
Blaise Pascal
Jean de La Fontaine
Nicolas Boileau
Bernard de Fontenelle
Jonathan Swift
Buffon
Denis Diderot
Jean-Jacques Rousseau
Bernardin de Saint-Pierre
Jacques Delille

XIX^e SIÈCLE

Johann Wolfgang von Goethe
Étienne Pivert de Senancour
François René de Chateaubriand
John Keats
Friedrich Hölderlin
Alphonse de Lamartine
Giacomo Leopardi
Honoré de Balzac
George Sand
Charlotte Brontë
Herman Melville
Gérard de Nerval
Walt Whitman
Henry David Thoreau
Victor Hugo
Jules Michelet
Edmond et Jules de Goncourt
Gustave Flaubert
Charles Baudelaire
Paul Verlaine
Jules Verne
Lautréamont
Arthur Rimbaud
Jules Renard
Guy de Maupassant
Émile Zola
Émile Verhaeren
Pierre Loti

XX^e – XXI^e SIÈCLES

André Gide
Anna de Noailles
Jack London
Guillaume Apollinaire
William Butler Yeats
Marcel Proust
Colette
Saint-John Perse
Virginia Woolf
Fernando Pessoa
Antoine de Saint-Exupéry
Jules Supervielle
Jean Giono
Paul Claudel
Miguel de Unamuno
et Jorge Guillén
André Malraux
Paul Éluard et René Char
Francis Ponge
Albert Camus
Julien Gracq
Léopold Sédar Senghor
Claude Lévi-Strauss
Claude Simon
Philippe Jaccottet
Jim Harrison
Pierre Bergounioux
Patrick Chamoiseau

Chaque section d'écrivain est introduite par un commentaire de l'extrait (ou des extraits) choisi(s).

Albrecht Dürer
Grande Touffe d'herbes
1503, aquarelle et gouache sur papier, 40,8 × 31,5 cm
Vienne, Graphische Sammlung Albertina

Auprès de Noé, entra dans l'arche un couple de tout ce qui est chair, ayant souffle de vie, et ceux qui entrèrent étaient un mâle et une femelle de tout ce qui est chair…

Lorsque les hommes commencèrent d'être nombreux sur la face de la terre et que des filles leur furent nées, les fils de Dieu trouvèrent que les filles des hommes leur convenaient et ils prirent pour femmes toutes celles qu'il leur plut.

Yahvé dit : Que mon esprit ne soit pas indéfiniment responsable de l'homme, puisqu'il est chair ; sa vie ne sera que de cent vingt ans. Les Nephilim étaient sur la terre en ces jours-là et aussi dans la suite quand les fils de Dieu s'unissaient aux filles des hommes et qu'elles leur donnaient des enfants ; ce sont les héros du temps jadis, ces hommes fameux. Yahvé vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et que son cœur ne formait que de mauvais desseins à longueur de journée. Yahvé se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'affligea dans son cœur.

Et Yahvé dit : Je vais effacer de la surface du sol les hommes que j'ai créés – et avec les hommes, les bestiaux, les bestioles et les oiseaux du ciel –, car je me repens de les avoir faits.

Mais Noé avait trouvé grâce aux yeux de Yahvé.

Voici l'histoire de Noé : Noé était un homme juste, intègre parmi ses contemporains, et il marchait avec Dieu.

Noé engendra trois fils, Sem, Cham et Japhet.

La terre se pervertit au regard de Dieu et elle se remplit de violence.

Dieu vit la terre : elle était pervertie, car toute chair avait une conduite perverse sur la terre.

Dieu dit à Noé : La fin de toute chair est arrivée, je l'ai décidé, car la terre est pleine de violence à cause des hommes et je vais les faire disparaître de la terre. Fais-toi une arche en bois résineux, tu la feras en roseaux et tu l'enduiras de bitume en dedans et en dehors. Voici comment tu la feras : trois cents coudées pour la longueur de l'arche, cinquante coudées pour sa largeur, trente coudées pour sa hauteur. Tu feras à l'arche un toit et tu l'achèveras une coudée plus haut, tu placeras l'entrée de l'arche sur le côté et tu feras un premier, un second et un troisième étages.

Pour moi, je vais amener le déluge, les eaux, sur la terre, pour exterminer de dessous le ciel toute chair ayant souffle de vie : tout ce qui est sur la terre doit périr. Mais j'établirai mon alliance avec toi et tu entreras dans l'arche, toi et tes fils, ta femme et les femmes de tes fils avec toi. De tout ce qui vit, de tout ce qui est chair, tu feras entrer dans l'arche deux de chaque espèce pour les garder en vie avec toi ; qu'il y ait un mâle et une femelle. De chaque espèce d'oiseaux, de chaque espèce de bestiaux, de chaque espèce de toutes les bestioles du sol, un couple viendra avec toi pour que tu les gardes en vie. De ton côté, procure-toi de tout ce qui se mange et fais-en provision : cela servira de nourriture pour toi et pour eux.

Bible de Jérusalem, « La Genèse », XV^e^ siècle av. J.-C.

Aurelio Luini
Entrée des animaux dans l'Arche de Noé
1545-1593, fresque
Milan, San Maurizio al Monastero Maggiore

Théophile de Viau

Les Nymphes que la chasse attire
À l'ombrage de ces forêts
Cherchent des cabinets secrets…

La Solitude
Ode

Dans ce val solitaire et sombre
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Penchant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

De cette source une Naïade
Tous les soirs ouvre le portail
De sa demeure de cristal,
Et nous chante une sérénade.

Les Nymphes que la chasse attire
À l'ombrage de ces forêts
Cherchent des cabinets secrets,
Loin de l'embûche du Satyre.

Jadis, au pied de ce grand chêne,
Presque aussi vieux que le Soleil,
Bacchus, l'Amour et le Sommeil
Firent la fosse de Silène.

Un froid et ténébreux silence
Dort à l'ombre de ces ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'une amoureuse violence.

L'esprit plus retenu s'engage
Au plaisir de ce doux séjour,
Où Philomèle nuit et jour
Renouvelle un piteux langage.

L'orfraie et le hibou s'y perchent,
Ici vivent les loups-garous ;
Jamais la justice en courroux
Ici de criminels ne cherche.

Ici l'amour fait ses études,
Vénus dresse des autels,
Et les visites des mortels
Ne troublent point ces solitudes. […]

Début du XVII^e^ siècle.

Nicolas Poussin
Paysage aux deux nymphes
Vers 1659, huile sur toile, 118 × 179 cm
Chantilly, musée Condé

François René de Chateaubriand

Plus la saison était triste, plus elle était en rapport avec moi : le temps des frimas, en rendant les communications moins faciles, isole les habitants des campagnes : on se sent mieux à l'abri des hommes.

Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne : ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie, ont des rapports secrets avec nos destinées.

Je voyais avec un plaisir indicible le retour de la saison des tempêtes, le passage des cygnes et des ramiers, le rassemblement des corneilles dans la prairie de l'étang, et leur perchée à l'entrée de la nuit sur les plus hauts chênes du grand Mail. Lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour des forêts, que les complaintes ou les lais du vent gémissaient dans les mousses flétries, j'entrais en pleine possession des sympathies de ma nature. Rencontrais-je quelque laboureur au bout d'un guéret, je m'arrêtais pour regarder cet homme germé à l'ombre des épis parmi lesquels il devait être moissonné, et qui, retournant la terre de sa tombe avec le soc de la charrue, mêlait ses sueurs brûlantes aux pluies glacées de l'automne : le sillon qu'il creusait était le monument destiné à lui survivre. Que faisait à cela mon élégante démone ? Par sa magie, elle me transportait au bord du Nil, me montrait la pyramide égyptienne noyée dans le sable, comme un jour le sillon armoricain caché sous la bruyère : je m'applaudissais d'avoir placé les fables de ma félicité hors du cercle des réalités humaines.

Le soir, je m'embarquais sur l'étang, conduisant seul mon bateau au milieu des joncs et des larges feuilles flottantes du nénuphar. Là se réunissaient les hirondelles prêtes à quitter nos climats. Je ne perdais pas un seul de leurs gazouillis : Tavernier enfant était moins attentif au récit d'un voyageur. Elles se jouaient sur l'eau au tomber du soleil, poursuivaient les insectes, s'élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se venaient suspendre aux roseaux que leur poids courbait à peine, et qu'elles remplissaient de leur ramage confus.

La nuit descendait ; les roseaux agitaient leurs champs de quenouilles et de glaives, parmi lesquels la caravane emplumée, poules d'eaux, sarcelles, martins-pêcheurs, bécassines, se taisait ; le lac battait ses bords ; les grandes voix de l'automne sortaient des marais et des bois : j'échouais mon bateau au rivage et retournais au château. Dix heures sonnaient. À peine retiré dans ma chambre, ouvrant mes fenêtres, fixant mes regards au ciel, je commençais une incantation.

Mémoires d'outre-tombe, III, 12 et 13, 1848.

... ces feuilles qui tombent comme nos ans,
ces fleurs qui se fanent comme nos heures...

John Singer Sargent
Chardons

1885-1889, huile sur toile, 55,9 × 71,8 cm
Chicago, Art Institute

Page de droite
Sir John Everett Millais
Ajoncs trempés de rosée
(d'après « In Memoriam
A.H.H. » d'Alfred Tennyson)

Vers 1889-1890, huile sur toile,
173,2 × 123 cm
Londres, Tate Collection

Friedrich Hölderlin

Le Printemps

Ô le bonheur quand revient la lueur des heures,
Où content, dans les champs, l'homme alentour regarde
Quand des hommes demandent aux autres s'ils vont bien,
Quand des hommes se forment pour la vie joyeuse

Comme le ciel se voûte et largement s'étale,
La joie est alors dans les plaines et dans l'air libre
Lorsque le cœur se tend vers de nouvelles vies
Que chantent les oiseaux et crient pour que tous chantent

L'homme qui souvent questionnait son être intime,
Parle alors de la vie, dont procèdent les mots,
Quand le souci n'est pas venu ronger une âme,
Et que l'homme se tient heureux devant ses biens.

Quand brille une demeure bâtie dans l'air là-haut,
L'homme trouve son champ plus vaste et les chemins
Sont si lointains qu'on doit regarder autour de soi
Et sur un ruisseau passent des ponts bien construits.

Entre 1825 et 1828.

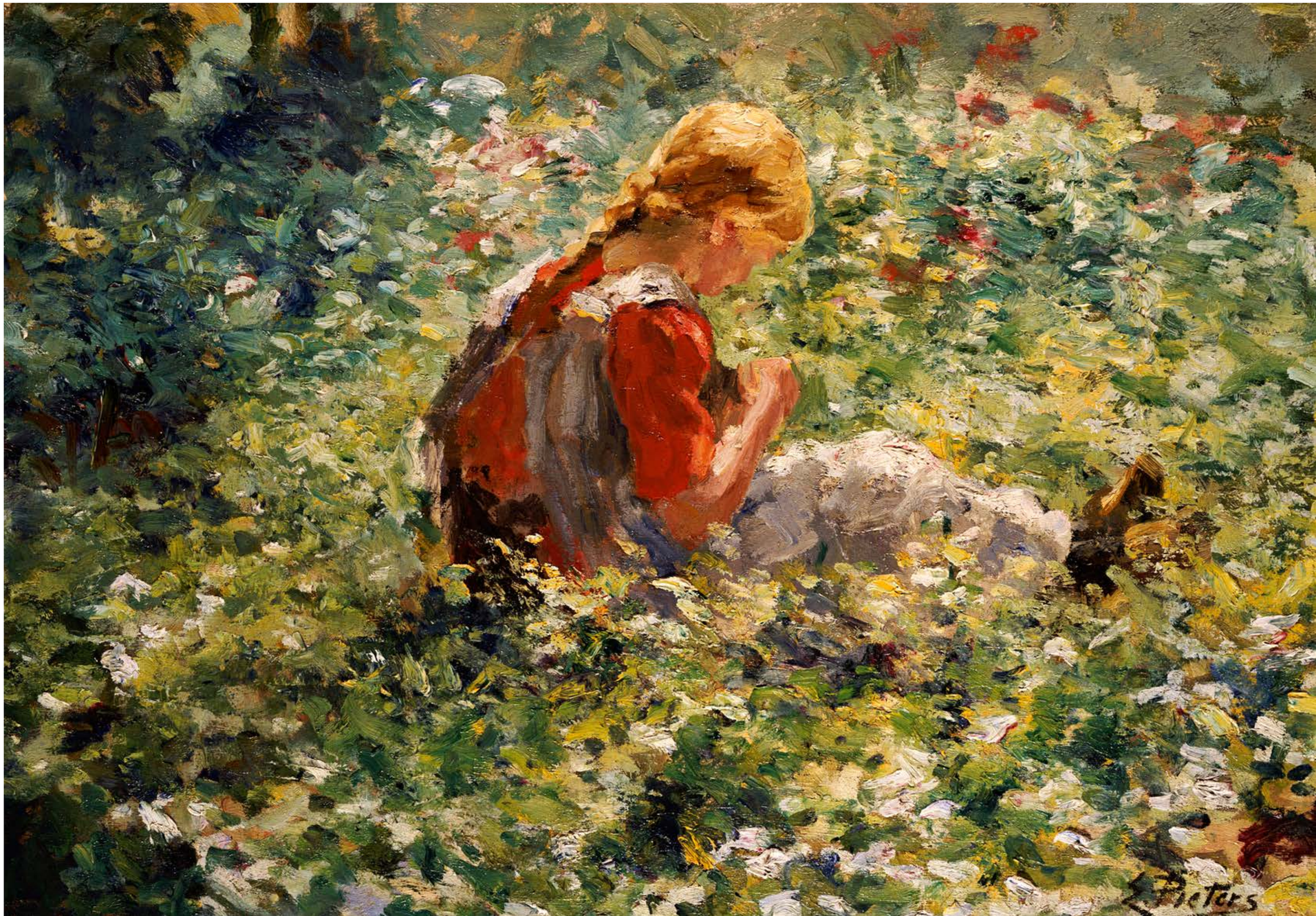
Arkhip Kuindzhi
L'Arc-en-ciel
Vers 1905, huile sur toile,
171 × 110 cm
Saint-Pétersbourg, musée
d'État russe

Que tout était féerique et simple, parmi cette faune de la maison natale…

Une année de mon enfance se dévoua à capturer, dans la cuisine ou dans l'écurie à la vache, les rares mouches d'hiver, pour la pâture de deux hirondelles, couvée d'octobre jetée bas par le vent. Ne fallait-il pas sauver ces insatiables au bec large, qui dédaignaient toute proie morte ? C'est grâce à elles que je sais combien l'hirondelle apprivoisée passe, en sociabilité insolente, le chien le plus gâté. Les deux nôtres vivaient perchées sur l'épaule, sur la tête, nichées dans la corbeille à ouvrage, courant sous la table comme des poules et piquant du bec le chien interloqué, piaillant au nez du chat qui perdait contenance… Elles venaient à l'école au fond de ma poche, et retournaient à la maison par les airs. Quand la faux luisante de leurs ailes grandit et s'affûta, elles disparurent à toute heure dans le haut du ciel printanier, mais un seul appel aigu : « Peti-i-i-tes ! » les rabattait fendant le vent comme deux flèches, et elles atterrissaient dans mes cheveux, cramponnées de toutes leurs serres courbes, couleur d'acier noir.

Que tout était féerique et simple, parmi cette faune de la maison natale… Vous ne pensiez pas qu'un chat mangeât des fraises ? Mais je sais bien, pour l'avoir vu tant de fois, que ce Satan noir, Babou, interminable et sinueux comme une anguille, choisissait en gourmet, dans le potager de M^me^ Pomié, les plus mûres des « caprons blancs » et des « belles-de-juin ». C'est le même qui respirait, poétique, absorbé, des violettes épanouies. On vous a conté que l'araignée de Pellisson fut mélomane ? Ce n'est pas moi qui m'en ébahirai. Mais je verserai ma mince contribution au trésor des connaissances humaines, en mentionnant l'araignée que ma mère avait – comme disait papa – dans son plafond, cette même année qui fêta mon seizième printemps. Une belle araignée des jardins, ma foi, le ventre en gousse d'ail, barré d'une croix historiée. Elle dormait ou chassait, le jour, sur sa toile tendue au plafond de la chambre à coucher. La nuit, vers trois heures, au moment où l'insomnie quotidienne rallumait la lampe, rouvrait le livre au chevet de ma mère, la grosse araignée s'éveillait aussi, prenait ses mesures d'arpenteur et quittait le plafond au bout d'un fil, droit au-dessus de la veilleuse à huile où tiédissait, toute la nuit, un bol de chocolat. Elle descendait, lente, balancée mollement comme une grosse perle, empoignait de ses huit pattes le bord de la tasse, se penchait tête première, et buvait jusqu'à satiété. Puis, elle remontait, lourde de chocolat crémeux, avec les haltes, les méditations qu'impose un ventre trop chargé, et reprenait sa place au centre de son gréement de soie…

La Maison de Claudine, 1922.



Evert Pieters
Fille dans un jardin fleuri
Début xx^e^ siècle, huile sur toile
Collection particulière

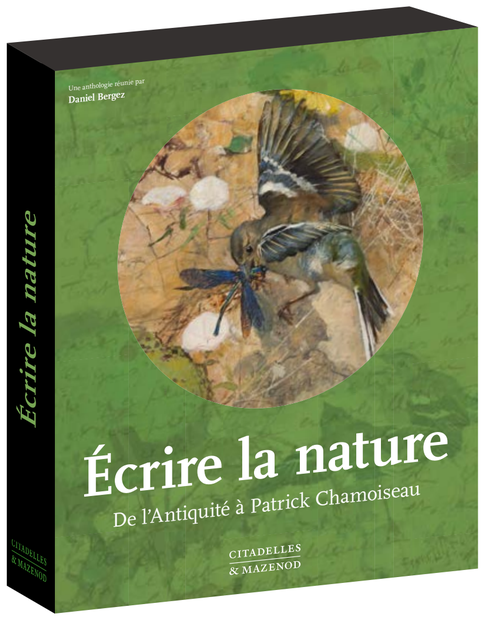
Patrick Chamoiseau

... le lieu demeurait sous vigilance extrême ;
rien ne pouvait y entrer ;
le moindre mouvement à ses frontières déclenchait
un concert de huées...

Cela devait être la journée des coups au cœur ; j'avais à peine passé les raisiniers, abordé une savane d'herbes-piquants, odorante comme piments et constellée de pompons rouges, que je me vis assailli par une nuée de quiscales ; noirs et luisants comme des diables, ces oiseaux cherchaient à me crever les yeux ; je résistai à l'impulsion de leur tirer des coups de semonce ; j'arrivais à la fin de mes réserves de poudre, et les plombs étaient rares – si rares que je les avais remplacés par des éclats de coquillages ; les diables ailés me poursuivirent sur plusieurs lieues, comme pour m'expulser d'un royaume interdit ; ce phénomène m'intrigua tant que dare-dare je revins sur mes pas, en prenant soin d'opérer un grand cercle protecteur ; j'abordai cette savane de biais, en sorte de pouvoir l'examiner à mon aise avec ma longue-vue ; ses arbustes épineux étaient bourrés de nids ; ils étaient enchevêtrés aux ramures sèches et aux grandes épines ; des fibres semblables à des toiles d'araignées les tissaient aux feuilles de manière si étroite que le vent ne parvenait plus à rien faire frissonner ; et ces nids étaient peuplés de petites existences affamées, de toutes espèces, qu'un nuage de quiscales et de douze sortes d'oiseaux alimentait indifféremment dans un va-et-vient incessant ; une immense couveuse collective se trouvait-là devant moi, telle une forteresse inviolable ; les volatiles-gardiens traquaient les rats, les chats, les serpents... mais aussi les lièvres-sable, les renards-pommes, les loups-à-courtes-pattes – tous ces prédateurs inconnus que j'avais, du fait de quelque vague ressemblance, et en vertu de mon pouvoir discrétionnaire, affublés de ces titres ; le lieu demeurait sous vigilance extrême ; rien ne pouvait y entrer ; le moindre mouvement à ses frontières déclenchait un concert de huées et de battements d'ailes qui foudroyaient l'espace... ; là-aussi, je fus saisi de contemplation ; longtemps, sans impatience aucune... ; sans doute espérais-je au profond de mon âme que cette alarme systématique parvienne tôt ou tard à me dévoiler l'Autre, cet invisible ; je priais le ciel pour que sa progression finisse par le conduire en plein dans cet endroit...

L'Empreinte à Crusoé, 2012.

Wifredo Lam
La Jungle (détail)
1943, gouache sur papier marouflé sur toile,
239,4 × 229,9 cm
New York, Museum of Modern Art



Une anthologie réunie et commentée par **Daniel Bergez**, agrégé de l'Université, docteur d'État ès lettres et sciences humaines et spécialiste des études littéraires. Depuis douze ans ses travaux et publications portent sur les rapports entre littérature et peinture : *Littérature et peinture* (A. Colin), *Peindre, écrire. Le dialogue des arts* (La Martinière) ; et sur les peintres : *Le Salon et ses artistes* (Hermann), *Gao Xingjian, peintre de l'âme* (Seuil), *Écrire l'amour* (Citadelles et Mazenod), *Peindre le rêve* (Citadelles & Mazenod). Directeur de collections universitaires, critique littéraire et critique d'art, il est aussi artiste-peintre, exposé régulièrement en France, aux États-Unis, au Japon et en Chine. Daniel Bergez a reçu deux Prix de l'Institut (Académie des beaux-arts), pour son livre sur Gao Xingjian en 2014, et pour son travail pictural en 2016.

Collection « Littérature illustrée »
Un ouvrage de 488 pages,
relié et semi-toilé sous coffret illustré
Format : 29 × 35 cm, 350 ill. couleur env.
ISBN : 978 2 85088 754 3
H : 8152 011
Publication : mars 2018

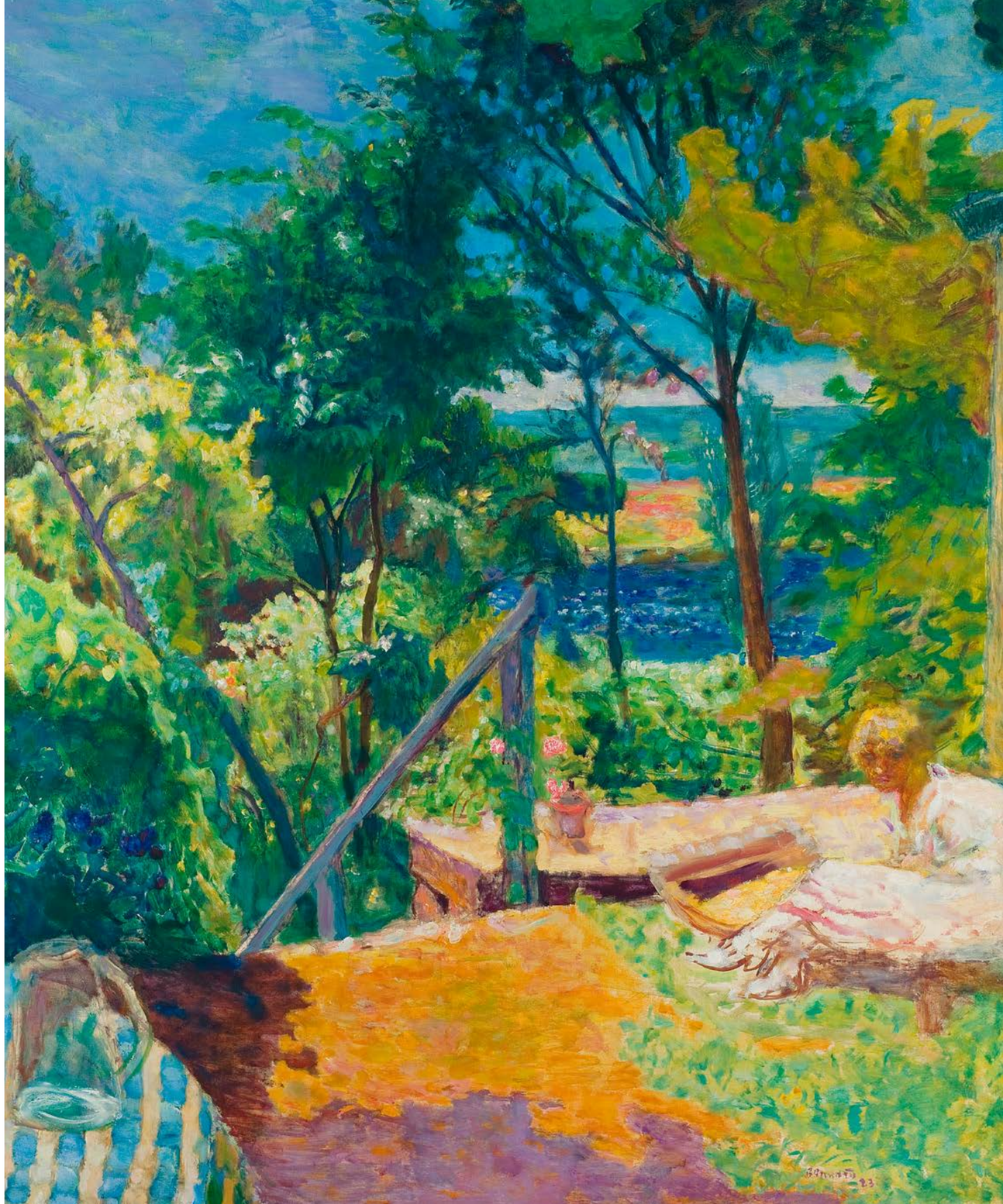
Ci-dessus
Emil Nolde
Ciel d'automne sur la mer

Vers 1940, aquarelle
sur papier Japon, 36,2 × 50,5 cm
Collection particulière

Ci-contre
Pierre Bonnard
La Terrase à Vernon

1923, huile sur toile, 120 × 105 cm
Collection particulière

En quatrième de couverture
Peder Mørk Mønsted
Ruisseau dans la forêt au printemps

1910, huile sur toile, 121 × 110 cm
Collection particulière

Cette publication hors commerce n'est pas destinée à la vente.